NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

78 N° 6 1956

Un livre nouveau sur Fénelon

Henri RONDET (s.j.)

p. 634 - 637

https://www.nrt.be/it/articoli/un-livre-nouveau-sur-fenelon-2370

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Un livre nouveau sur Fénelon

Ne parle pas de Fénelon qui veut. Pour écrire ces 138 pages d'une introduction serrée à un choix d'œuvres spirituelles, qui a lui-même demandé mûre réflexion, il fallait une familiarité peu commune avec l'auteur. Auteur séduisant, mais difficile, dont la pensée, toute nuance et souplesse, reste cohérente et ferme.

Le P. Varillon[1], mais cette fois en théologien, prend le relai des belles études de M. Carcassone, *Etat présent des études sur Fénelon*, 1939; —, *Fénelon, l'homme et l'œuvre*, 1946[2].

Trois parties dans cette introduction : l'homme et l'œuvre, l'homme intérieur, la pensée. Le P. Varillon n'entend pas reprendre *ab ovo* une histoire vingt fois racontée. Faits ou doctrines, il va droit à l'essentiel, sans négliger du reste aucune précision. Dans ses années de jeunesse, il faut nous y résigner, Fénelon nous échappe. Sa personnalité est déjà formée lorsque, à trente-sept ans, il rencontre Madame Guyon (p. 5). Quelles avaient été ses lectures, on ne peut que le conjecturer, mais sans oublier le climat spirituel et théologique d'une époque (p. 12). Pour les dix années qui suivent, il n'est pas facile de retracer le cheminement de sa pensée, faute de pouvoir dater des pièces importantes comme l'admirable *Traité de l'existence de Dieu* (p. 19).

Quelle fut l'influence de Bossuet, celle de Madame Guyon? Il faut renoncer une fois pour toutes à l'idée d'un Fénelon disciple docile de l'évêque de Meaux et soudain détourné par une femme de la voie royale (p. 23). Dans une formule provocante, on a écrit jadis : « Fénelon procède de Madame Guyon, Madame Guyon du Père Lacombe, le Père Lacombe de Molinos ». Mais la démonstration plus nuancée que la thèse, ne nous avait pas convaincus. Le P. Varillon, lui, ne veut ni majorer ni minimiser l'influence de la célèbre « mystique » (p. 29). Il incline à penser que Fénelon, qui était Fénelon, c'est-à-dire un de ces esprits qui ne trouvent dans la pensée des autres qu'un aliment pour nourrir leur propre pensée, fut surtout heureux de rencontrer sur son chemin une âme en qui Dieu semblait agir de façon extraordinaire (p. 31). Ces relations ne furent pas sans conséquences douloureuses. Si Madame Guyon n'avait été mêlée à sa vie, Fénelon fût resté lui-même, mais la querelle du pur amour n'eût probablement pas éclaté.

Cette querelle, le P. Varillon l'évoque avec précision, sans érudition inutile. Il analyse avec beaucoup de finesse le jeu subtil des influences masculines ou féminines (p. 35), rappelle les fameuses conférences d'Issy (p. 52 ss), l'affrontement de l'*Explication des Maximes des saints* à l'*Instruction* de Bossuet *sur les états d'oraison* (p. 61), la douloureuse guerre de deux ans qui suivit, la dureté hautaine de Bossuet, les hésitations romaines, la sympathie rencontrée chez plus d'un jésuite (p. 67, d'après M. Orcibal), l'attitude de Louis XIV, qui probablement préféra une solution radicale par souci de l'ordre du royaume (p. 68),

---

1. Fénelon, *Œuvres spirituelles*. Introduction et choix de textes par François Varillon, S. J., Paris, Aubier, 1954, 390 p. Prix : 900 frs.
2. Cfr Varillon, *op. cit.*, p. 35 et 138.

enfin la condamnation et l'admirable soumission de l'archevêque de Cambrai (p. 69). Tout cela était connu, mais le P. Varillon rectifie plus d'un trait, nuance une interprétation, situe la manière dont fut rédigé le très important article 33 lors des conférences d'Issy (p. 56 : victoire de Fénelon, et non pas compromis comme l'écrit M. Pourrat, *Histoire de la spiritualité chrétienne*, IV, p. 262).

Les dernières pages rappellent le silence actif des dix-sept dernières années, la lutte de l'archevêque de Cambrai contre le jansénisme, où il reste fidèle à lui-même autant qu'à l'époque où il combattait pour le pur amour (p. 77). Quant à sa sympathie pour les idées nouvelles, à son annexion tardive par les Encyclopédistes et la légende créée au XVIIIe siècle, le P. Varillon renvoie là-dessus à Sainte-Beuve (p. 75), dont il sait bien par ailleurs qu'il n'a compris qu'à moitié le vrai Fénelon.

L'homme, on le sait, a été très discuté. Il le sera sans doute longtemps encore. Le P. Varillon ne cache pas qu'entre Bossuet et Fénelon, ses sympathies vont à celui-ci. Mais il entend fonder son jugement sur l'étude des textes. Il ne méconnaît pas les défauts de son héros, capable d'affolement aux heures difficiles (p. 47), usant avec des adversaires retors et sans scrupules de stratagèmes ou de manœuvres qui le mènent au bord de la restriction mentale (p. 69; p. 45). Mais faire de Fénelon un esprit autoritaire, tyrannique, dominateur (p. 88), orgueilleux ou ambitieux (p. 94), mettre en doute la sincérité de sa soumission au bref d'Innocent XII (p. 70), c'est faire violence à l'histoire. Sur le dernier point, le P. Varillon en appelle au jugement d'un homme peu suspect de partialité envers Fénelon, le P. Longhaye (p. 70). Le Fénelon du P. Varillon nous fait oublier la caricature de Douen, les outrances de Crouslé (p. 18), ou la mesquinerie d'un Maurice Masson qui, en soulignant les tendresses de Madame Guyon pour son directeur, confond l'esprit d'enfance de celui-ci avec les enfantillages de celles-là (p. 32).

Mais ce qui intéresse surtout le P. Varillon, c'est la vie spirituelle et la doctrine de son héros. Chez lui, nous dit-il, le pur amour fut l'apaisement d'une angoisse, d'une inquiétude à la fois métaphysique et psychologique, insatisfaction d'une âme éprise de perfection et qui ne trouve en elle-même que néant, péché, repli sur soi (p. 15, 28, 29). Défiant d'abord de Madame Guyon, il vit en elle une âme vivante qui avait fait cette expérience du divin à lui refusée (p. 31). Il n'a pas connu les révoltes de la chair au sens banal du mot, mais il éprouve la résistance de la « chair » au sens paulinien (p. 81-82), il se sent créature, néant qui résiste à Dieu, pécheur aussi, attaché à l'amitié, et plus encore à une réputation « plus chère que la vie » (p. 91). Le pur amour est la porte par où s'échappe cette âme captive d'elle-même. Aimer Dieu, non parce qu'il est notre bien, ce qui implique encore quelque secret égoïsme, mais l'aimer pour lui-même, tel qu'il veut être aimé des parfaits, uniquement parce qu'il est Dieu, même s'il ne devait nous en revenir aucun avantage, ni dans le temps ni dans l'éternité, c'est le secret de la paix. Dieu nous a donné tout ce que nous possédons, mais qu'il nous donne de l'aimer de l'amour dont il faut l'aimer, c'est le suprême degré de béatitude et le terme de notre espérance. Fénelon passe pour avoir méconnu l'espérance chrétienne, en réalité il est peut-être le meilleur théologien de l'espérance, s'il est vrai que la vie éternelle consiste moins à posséder Dieu qu'à l'aimer d'un amour absolument pur, désintéressé (p. 81).

Au fond de la querelle du pur amour, il y avait un autre problème que le P. Varillon s'efforce de mettre en lumière. On a remarqué depuis longtemps que seule l'*Explication des maximes des saints* fut condamnée (p. 61). M. Pourrat, après avoir exposé les « inexactitudes » du livre, précise les points de la controverse sur laquelle l'Eglise ne s'est aucunement prononcée (IV, p. 287). Deux

conceptions de la charité s'opposent. Pour Bossuet, si Dieu n'était pas le bien de l'homme, l'homme n'aurait aucune raison de l'aimer. L'homme est essentiellement désir de Dieu, son amour de préférence pour le créateur ne peut aller jusqu'à lui faire oublier son propre instinct du bonheur. Pour Fénelon, la raison formelle d'aimer Dieu est Dieu aimé pour lui-même, indépendamment de la béatitude qu'on trouve en lui (P o u r r a t, *loc. cit.*).

Lorsqu'on cite ici saint Augustin, il faut avouer que matériellement il est aux côtés de Bossuet : il faut, dit-il, préférer Dieu à tout le créé, car seul il est le vrai bien. Mais Augustin, comme en général les Pères de l'Eglise, ne s'adresse qu'à des âmes encore engluées dans les biens terrestres. Il faut moins prendre la lettre que l'orientation de sa pensée. Incontestablement il se fût davantage reconnu au moyen âge dans les théoriciens de l'amour extatique que dans les thèses scolastiques sur l'amour naturel de Dieu ratifié par libre choix sous l'influence de la grâce. De saint Augustin à Fénelon, la filiation passe en fait par Richard de Saint-Victor, comme le note le P. Varillon (p. 104). Mais l'avènement de la philosophie moderne permet de mieux préciser le problème. Au XVIIe siècle, l'augustinisme règne en maître, Bossuet est augustinien, Malebranche aussi. L'augustinisme de Bossuet, souvent matériellement proche de Jansénius, illustre l'opposition de la concupiscence et de la grâce par des exemples tirés de la vie charnelle ou de la conversion des mondains. Malebranche, lui, repense l'augustinisme sur la base d'un cartésianisme renouvelé. Pour lui, Dieu est être, essentiellement être. En Dieu comme en nous, l'amour ne peut être que désir, tendance (p. 101). Fénelon part d'une expérience personnelle plus subtile que celle de Bossuet, et surtout il prend à la lettre l'affirmation de saint Jean : *Dieu est amour*. La plus haute forme de l'être, c'est l'amour. Certes, Dieu est être, il est pensée, mais il est aussi et surtout Amour. Le vrai Dieu est Trinité, échange entre des personnes qui s'aiment d'un amour extatique. En Dieu, l'amour est sortie de soi, bien que cette sortie implique en même temps possession de soi, la Trinité des personnes et l'unité de la nature réalisant ce paradoxe admirable d'un Etre qui est lui-même en se renonçant. Si l'homme est à l'image de Dieu, il ne trouvera l'achèvement de son être que dans le renoncement à soi-même, en aimant Dieu d'un amour extatique, non pas d'abord comme son propre bien, mais uniquement parce qu'il est Dieu.

Cette interprétation est certainement dans la ligne fénelonienne. Je n'oserais dire qu'elle n'ajoute pas au texte. A lire certaines pages, j'ai l'impression que Fénelon trahit souvent l'influence d'une théologie théocentrique qui, exagérée chez Calvin, fortement dessinée chez Ignace de Loyola, met le souverain domaine de Dieu au premier plan. Dieu ne peut créer que pour sa gloire, donc il peut exiger de sa créature ce qu'il veut. Celle-ci se doit de l'aimer pour lui-même, même s'il ne doit en résulter aucun avantage pour elle-même. De là ces fameuses suppositions impossibles dans lesquelles, à la suite de nombreux saints, Fénelon s'aventure (p. 243 ss. Cfr p. 49-50, 56 et note). Ajoutons que Fénelon, avec toute son époque, met la gratuité de la grâce dans son caractère de don tellement non-dû que Dieu pourrait le refuser sans être injuste. On se meut dans la sphère des droits de Dieu, créateur, infini, sur une créature qui est néant, et de surcroît pécheresse. Il n'est pas sûr que ce soit là la théologie définitive de la gratuité. Fénelon lui-même, dans son hypothèse d'une âme, qui, vouée à la damnation, serait cependant obligée d'aimer Dieu pour lui-même à cause de sa divine excellence, suppose qu'il s'agit là d'une exception (p. 243). Il n'ose étendre cette hypothèse à toutes les créatures à cause de la promesse de Dieu. N'est-ce pas dire qu'en voulant partir de l'idée que Dieu est amour, on revient à une conception tout autre de ses relations aux créatures réelles ou possibles ?

Bossuet réagissait lourdement. Le P. Varillon reconnaît lui-même que Fénelon eut le tort de laisser croire que le pur amour était possible sur terre (p. 109), même s'il n'a jamais cru qu'on pouvait s'établir dans cet état (p. 115-116). Mais il reste qu'avec la querelle du pur amour est posée toute une série de problèmes dont la théologie ne s'est encore que médiocrement souciée. Ajoutons que, parmi les erreurs reprochées à Fénelon, il en est une qui concerne le rôle de Jésus-Christ dans la contemplation (cfr Pourrat, IV, p. 276 et 284). Le P. Varillon explique ici la pensée de son auteur, en distinguant l'objet de la contemplation et l'acte de contempler. Fénelon, moins radical que saint Jean de la Croix, suppose une telle intériorisation de Jésus-Christ dans l'âme que celle-ci voit en lui moins l'objet que le principe de cette contemplation (p. 128).

Après ces considérations théologiques et mystiques, les aventures de Madame Guyon, la place qu'elle a pu tenir dans l'histoire de Fénelon deviennent chose secondaire. On souhaiterait qu'à la simplicité de la colombe, l'archevêque de Cambrai eût joint la prudence du serpent et se fût davantage défié d'une âme sensible et extravagante en qui le meilleur et le pire furent mêlés. Que par scrupule d'honneur, il se soit refusé à se désolidariser complètement d'une personne rejetée de tous (p. 66), cela fut peut-être manque de sagesse, mais aussi geste d'un gentilhomme fort chatouilleux sur l'honneur et d'un prêtre qui pesait les obligations de son état. Mais sans Madame Guyon, Fénelon fût resté lui-même. De son œuvre, un seul ouvrage a été l'objet d'une censure de l'Eglise, censure nuancée accompagnée d'une lettre paternelle d'Innocent XII (p. 69). Cette œuvre est considérable et très mal connue. Remercions le P. Varillon de nous y introduire et d'avoir choisi pour nous quelques centaines de pages particulièrement significatives.

Toulouse. Henri Rondet, S. J.